

Pour une friandise

C'est dans un brouillard si épais qu'on ne voyait pas plus loin que ses propres pieds, qu'un train à vapeur avançait en cette nuit de printemps 1845. Assis dans leurs cabines, répartis dans différents wagons, la plupart des passagers semblaient endormis alors que quelques-uns discutaient entre eux.

Deux hommes, assis dans un compartiment du premier wagon, parlaient et jacassaient à n'en plus finir ; cela en était presque insupportable.

« -Êtes-vous déjà allé en Suisse ? » L'autre hocha négativement de la tête

« -Non ? Je m'y suis moi-même rendu aux côtés de ma femme. Nous nous sommes rendus aux Planchettes pour y contempler le Doubs. Je dois dire, que de là-haut, la vue sur le Doubs est imprenable ! », se vanta-t-il, heureux de montrer à son voisin qu'il pouvait s'offrir des vacances.

« -Haha, je n'en doute pas, mais je pense qu'il n'y a quand même rien de mieux que mon grand manoir en France », renchérit l'autre, histoire de faire savoir au monde qu'il était riche et espérant certainement qu'on l'envie.

Cette conversation et ces deux hommes oppressaient les deux autres personnes qui occupaient la cabine. C'était une femme qui tenait son enfant sur ses genoux et qui caressait tendrement et silencieusement la chevelure de sa progéniture. Un sourire plaqué sur ses petites lèvres, le garçon semblait apprécier les caresses maternelles. Tous les deux semblaient d'un autre monde, calmes, sereins, et essayaient de ne pas se faire perturber par la conversation bruyante des deux hommes.

À mesure que la nuit tombait, il fit de plus en plus sombre dans le train. La mère serra son enfant plus fort contre elle, comme pour le protéger de cette nuit si noire et de la pénombre qui s'installait dans la cabine. Garder son bambin tout près d'elle et en sécurité était ce qui avait le plus d'importance pour elle.

Mais l'enfant en décida autrement. De ses petits yeux noisette, ronds et brillants, il regarda passer un chariot rempli de chocolats et de friandises et il chuchota timidement à celle qui l'avait mis au monde :

« -Maman, est-ce que je peux aller m'acheter des bonbons ? Je reviens tout de suite après. »

La femme sourit ; elle pouvait au moins le laisser faire cela puisque le trajet serait encore long. Alors, elle lui donna quelques pièces, le fit descendre de ses genoux, lui ébouriffa les cheveux et lui dit :

« -Très bien, tu peux aller t'acheter des friandises, mais ne fait pas trop long. Il fait plutôt noir, je ne voudrais pas que tu te perdes. »

« -D'accord maman. », répondit le garçon tout heureux.

L'enfant sortit de la cabine et disparut dans la pénombre du wagon. Il devait sûrement courir après le chariot car celui-ci avait dû prendre pas mal d'avance sur lui.

Restée seule, la mère, tout de même un peu inquiète, soupira. Les deux hommes continuaient toujours leur conversation interminable, bruyante et sans intérêt. Même si l'on aurait pu croire que leurs voix étaient les seuls bruits que l'on pouvait entendre dans le train, et bien ça ne l'était pas ! Car, si vous tendiez l'oreille, vous pouviez entendre le bruit du soulier de la femme qui tapait contre le sol répétitivement.

Tic..tac.. le temps passait, mais son fils ne revenait pas.

Tic..tac, l'attente était trop longue, beaucoup trop longue pour elle.

Elle sentait que quelque chose n'allait pas ; son enfant aurait déjà dû être de retour auprès d'elle depuis bien longtemps. L'anxiété la rongea de l'intérieur. Soudainement, elle se leva et sortit en trombe de la cabine, sous le regard surpris des deux nobles qui avaient enfin arrêté de jacasser.

Dans les ténèbres qui avaient enveloppé les wagons, elle marchait d'un pas pressé, jetant un œil dans chaque cabine où bon nombre de passagers dormaient tranquillement. Aucune trace de son tendre enfant. Elle l'appelait par son prénom, espérant entendre en réponse la petite voix de sa progéniture, des bonbons plein les mains et le sourire aux lèvres. Car c'est comme cela que tout aurait dû se passer. Plus la femme avançait dans le train, plus la peur lui montait au ventre et une boule se forma dans sa gorge. Il faisait de plus en plus sombre.

Elle traversa encore plusieurs wagons. De plus en plus désespérée, les larmes ne tardèrent pas à embrumer ses yeux azur. Elle rejoignit bientôt l'un des derniers wagon, mais une fois arrivée dans celui-ci, elle s'arrêta nette. Un

grand courant d'air passa, faisant siffler désagréablement le vent dans ses oreilles. Elle frissonna et hoqueta de surprise. Elle avait peur, mais continuait son chemin, refusant catégoriquement d'abandonner son fils.

Le pas prudent, elle inspecta les cabines. Elles étaient toutes vides. De plus en plus apeurée, elle pressa le pas, espérant sortir rapidement de cet enfer.

« Sûrement un wagon hors-servi... », se dit-elle, pour se rassurer, en arrivant devant la porte qui donnait sur le dernier wagon du train. Elle prit une grande inspiration et ouvrit tout doucement la porte qui grinça sur ses gonds. Alors qu'elle hésitait, elle se sentit pousser par l'arrière et trébucha au milieu du dernier wagon. La porte se referma violemment derrière elle dans un bruit qui résonna tout au fond du wagon. Elle sursauta et entendit le cri étouffé d'un homme, puis un bruit sourd, comme celui d'un corps s'écrasant lourdement sur le plancher en bois. Elle s'arrêta nette et, d'une toute petite voix tremblante, elle demanda :

« -Il y a quelqu'un ? »

Ce ne fut pas une voix humaine qui lui répondit mais un raclement sinistre qui la cloua sur place. Scrutant les ténèbres qui la séparaient de la dernière porte qui devait donner sur l'extérieur du train, elle put apercevoir le bout d'une ronce ensanglantée qui se dirigeait droit sur elle. Elle se mit alors à courir, comme un pantin désarticulé, vers la porte par où elle était entrée. Mais l'étrange plante était beaucoup plus rapide et rampait vers elle à une vitesse folle dans un bruissement désagréable, comme si un amas de vers visqueux se traînait sur le sol.

Arrivée devant la porte, la femme tenta de l'ouvrir, mais c'était comme si une force la retenait depuis l'extérieur. Impossible de s'échapper et le monstre végétal approchait.

Cette créature épineuse, bien que l'on aurait pu croire que ce n'était qu'une plante, possédait quelques traits humains. Ses ronces, telles des tentacules, rampaient, mais dans l'obscurité, une partie invisible de ce monstre semblait marcher.

La créature donnait l'impression de nous observer, de nous sonder, au moyen de ses branches faites de lames naturelles, comme si elle décelait notre moindre pensée, notre plus infime faiblesse. Face à elle, la femme se sentait mise à nu, faible devant ce regard d'épines.

Plus la créature approchait, plus la femme percevait des ombres qui dansaient autour d'elle et une odeur particulière, un mélange de métal et de plante pourrie.

Affamée, la créature commença à enrouler ses tiges épineuses autour des chevilles de la femme pour la dévorer. La femme poussait des cris stridents, hurlait le nom de son fils, alors que la plante resserrait sa prise sur elle. Son sang gicla sur les murs et le sol et la plante grimpa sur son corps, impatiente de terminer son repas.

La mère se réveilla en sursaut. Quelques larmes coulèrent discrètement sur ses joues lorsqu'elle sentit contre elle son enfant dans ses bras, endormi.
« Ce n'était qu'un mauvais rêve, un simple mauvais rêve. » pensa-t-elle,

Dans la cabine, les deux hommes discutaient toujours et cela arracha un soupir de soulagement à la femme. Elle pensa qu'il était temps de réveiller son fils car le train arriverait bientôt à destination. Le visage de l'enfant semblait paisible et son sommeil plutôt profond. La tête appuyée sur l'avant-bras de celle qui l'avait mis au monde, ses cheveux noirs formaient des ombres dansantes et sa bouche paraissait bien plus rouge que d'habitude ; elles étaient d'un rouge presque sanglant. Sa génitrice posa tendrement sa main sur la joue du bambin et lui murmura :

« -Il faut te réveiller mon chéri, nous sommes bientôt arrivés. »

Malgré la douceur de sa mère, l'enfant se réveilla lui aussi dans un sursaut et ouvrit ses yeux. Lorsqu'il tourna son regard vers sa mère, celle-ci laissa échapper un cri d'horreur ; dans les pupilles de l'enfant, une ronce grimpait et s'entortillait sur elle-même...

Le train arrivait en gare des Planchettes.

'Flowersofhorror' Lena Messmer